Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 52 (1914)

Heft: 20

Artikel: Devant le juge :

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-210412

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

FRANÇOIS-LOUIS PIOUTA.

Se son tzi lo vezin, ne vignon pà por no; cé por lé zarico. Nossé pa pouaire; savon prau que yé segni la petetion: que su on tot bon patriote.

ANNE-MARIE.

O cin nai fa rin; von tzi lé patriote, tot comin tzi lé zôtro.

DANIEL FANTIN.

Ye fon don a ce pi que la grailà, que tzi dessû lé crouyô è dessû lé bon.

Anne-Marie (soupirant).

Eh, mon Dieu! ète possiblio din stû mondo! dion que son à la decréchon.

DANIEL FANTIN.

Dion la veretà dû que fon to a décrétré.

ANNE-MARIE.

Son zolà au tzaté; non trovà nion qué lo coché; lai yon prai dozé sà d'aveinà; lai yon bailli ne sé guéro de coû per la tità; l'on fé à sagni per to. Lo signeû qué à la vella a cuedi écriré nà létra au generà; que n'étai pa on refratéro, que n'avai rin segni de brouillieri, que létai por lé cincé dû que nin dai min lû, et que to lo veladzo lai in dai; lo generà na rin voilliù acuta, la pire de au vôlet dé tzambrà quavai aportà la léttra, que failliai deré à monsieû que lai baillivé bin lo bon vépro è que voillion bin bairé à sa santà; è puï sé son buétà ne sé guéro à trablià. Yo fon lé nà vià quon lè zoû bramà du tzi no : la Djeanôton que baillé à medzi ai pudzené dau tzaté a éta d'obliedzi dé lé mena vaire lé pudzené é lé pindzon, yo lo to tià, lon fe on sacadzo, ô mon Dieu! on ne sa que sé déré. Lon fé a chautà la saraillie de la cavâ, bai von, fon na vià dé mètzance.

FRANÇOIS-LOUIS PIOUTA.

Ah, lé baugro! se yété pire lé en faré bin atan qué leur.

SCÈNE XI

Les précédents acteurs. Toinon, âgé de 14 à 15 ans, fils de Piouta.

Toinon.

Père?

François-Louis Piouta (se relevant de terre où il était tombé).

Vinte a ce bin mé ronnà té?

Toinon (il rit).

Nà.

FRANÇOIS-LOUIS PIOUTA.

Vautô baire on véro dé vin por té féré foi. (Toinon prend son verre et boit). Toinon. Yô sonte sliau mobile?

Toinon (après avoir bu).

Crayo que sin von.

François-Louis Piouta. Lià te gran tin que lai son?

Toinon.

Dû que vo zité saillai stu bon matin; finnaminté que vo zira fro dau veladzo, que yé dza oyû lo taborin; ne savé pas cin que cîré: su quedi alla dessû lo môti, è lé zé vu que vegnivon avon lo tzemín dai Craisétté. Astoû que son arrevà sé son buetà à corré din lé méson, yo lon prai to cin que lon pû impuégni. Lé féné bramâvon; leur trezon lau sabro: voitivon per to, dézo lé gli; dézo lé trabié, au saire to, au gardarobà; prengnion lo pan, lo fremadzo, lé zabi, lé tzemisé. Non rin laissi à nion.

François-Louis Piouta.

Ah, lé baugro! mon te prai ma cazàcà dé medzelannà, quétai découté la poirtà?

TOINON.

O, na; ne son pà intrà tzi no. Quan lé zé vû veni, mé su sondzi dé féré lo redan; yé buéta ma viglie càzàcà; le zé roucanna; mon baigli dai coû de pi au cû; ma cin ne me fazai rin; fezé adé lo pouro déveron noutrà poirtà, é ne

pa zintra porcin que dezé que niaivai rin tzi nô qué dai pioù. (Il rit et les paysans aussi.)

DANIEL FANTIN.

Ma fai; lin on praû, nin voglion pa mė.

Toinon.

Lien a you dé stau compagnon que nô za bin fẻ à riré. Lé intrà tzi Jaque à la Cussa; la roilli là fénà, lé za tû aqueillai défro, è pui sé bueta à robà to cin que la pû. Ne sé pa comin cin é zâla; létan à la gueri me nonkliô lô municipau, è buenadrai dé dzin vegnivon avoûé lû. Lé zinfan saillivon de lécoulà. Voique mon estafié qu'avai rimplia sé catzété, é pui l'avai tan buéta dafféré din sé tzocé que ne poyai pa sé rèmuà. Tantia que l'a voliù martzi, et voique latatze de sé tzocé qua rontû; é pui la laissi tzairé na tzemize au père-gran, é ne sé guéro dé bà à lonklie Toubie, é pui na malottà dé buro que l'avai catzi din sé tzocé: tû lé zinfan sé son buetà à bramà apré lû : lû sé buetà à coré è lé zinfan apré lû, que criavon : kaka buro, kaka buro; yo stû compagnon avai nà vergognà, é fueyessai tan que médi poyai per lé véguié de la Rioûtà, per lé Rapé tôtamon canqué au boû dé la Fivà, é pui ne lon pluie revû. (Tous les paysans rient avec Toinon.) A çà mé fô retornà vià, orà que yé bin bu. - Atzivo à tû.

DANIEL FANTIN.

Adieu, tin adrai té tzocé, que l'attatze ne rontëré pà.

Toinon.

Ne fau pa aprianda, né min dé malotta din mé tzocé; to cin qué dedin ne vau pa tzchaire. (Il

Pudeur patriotique.

La belle maison, de construction récente, abritant le « Restaurant lausannois », rue Haldimand, à Lausanne, occupe l'emplacement où se trouvait une construction misérable, qui jurait fort avec l'aspect du reste de la rue. Il y a un demi-siècle déjà, cette bicoque frappait désagréablement les regards des passants. Un étranger la considérait avec étonnement, en 1863.

Qu'est-ce donc, demanda-t-il à un habitant du quartier, qu'est-ce que cette maison qu'on semble avoir religieusement respectée, malgré la reconstruction de toute la rue?

N'osant avouer que les propriétaires n'avaient pas voulu s'arranger avec les constructeurs, le

Lausannois répondit :

- Ça, c'est la maison qu'habitait J.-J. Rousseau lorsqu'il donnait des leçons de musique à

- Dans ce cas, riposta l'étranger, sa musique n'a pas été favorable à l'harmonie de votre quar-

L'esprit chinois.

Un Vaudois, qui revient de Chine, nous écrit : « On dit les Français spirituels, et l'on a raison; mais écoutez les Chinois:

Ils comparent un prodige à une fusée.

Pour peindre une politesse affectée, ils disent que c'est « un bossu qui fait une courbette ». Ils appellent un homme inoffensif et timide: un « tigre de papier ».

Ils disent d'un vantard : « C'est un rat tombé dans une balance et qui se pese lui-même. »

A Lausanne, on dit des orgueilleux et des fats qu'ils montent sur le trottoir pour se regarder passer.

Devant le juge :

Le plaignant. - Monsieur le juge, je prends la liberté de vous faire remarquer que mon insulteur vient de nouveau de se servir à mon endroit du mot d'âne.

Le juge. - Qui vous dit qu'il vous visait? Vous n'êtes pas ici le seul âne.

LE MEURTRE

OMME nous venions de terminer notre partie de piquet, Flambart s'écria : - A propos, vous savez.... Chose, le

banquier, a cassé sa pipe...

Non!

Parfaitement! Rupture d'anévrisme. Le temps de dire : « Ouf! » Fini, raclé, nettoyé! C'est effrayant de partir ainsi, sans même pouvoir dire bonsoir à la compagnie...

Une belle mort, tout de même, exempte de souffrances, interrompit Lambert, l'ingénieur. La mort vraiment terrible est celle qu'on voit venir, la mort avec laquelle on entre en lutte, celle dont on sent l'étreinte inexorable se resserrer peu à peu. J'en parle en connaissance de cause. Je l'ai vue. Ses mains décharnées m'ont frôlé. Je l'ai vue, oui, comme je vous vois là... Et j'ai été lâche, lâche... Je me croyais fort, courageux, raisonnable... Et j'ai hurlé d'épou

Lambert se recueillit un instant, puis :

C'est, il y a quelques années, à l'Usine électrique de X. que le drame s'est déroulé. J'étais chez moi, occupé à vérifier des plans. Soudain, la sonnerie du téléphone retentit. On m'appe lait de l'Usine pour examiner un interrupteur dont le fonctionnement laissait à désirer. Je pars aussitôt, suivi de mon chien, le brave Zouzou, qui, tout heureux de l'aubaine, gambadait éperdûment autour de moi. C'était une belle aprèsmidi de printemps; arbres en fieurs, nature en fête, allégresse générale, une de ces journée bénies qui vous font trouver la vie belle et dés rable.

Arrivé à l'Usine, je confie Zouzou au conti maître et sans plus tarder je descends dans petit local affecté aux câbles conducteurs de courant, sous le tableau de distribution. Et quel courant! 13,000 volts! La foudre emmagasinée dans un espace de quelques mètres carrés! Or sait comment on entre là. On ne sait jamais s l'on en sortira vivant. La moindre imprudence le moindre geste peuvent avoir des conséquences fatales. Le court-circuit est là qui vou guette. Toucher aux conducteurs c'est déchaîne le feu céleste, provoquer l'irrémédiable catastro phe. Les ténèbres sont cruelles aux faiseurs lumière. Et quand elles prennent leur reval che, malheur à ceux qu'elles ont choisi po victime...

L'interrupteur, en effet, fonctionnait mal. m'efforçai de trouver le diagnostic, quand joyeux aboi me fit brusquement me retourne Zouzou, mon bon Zouzou, échappant à son gar dien, bravant la consigne, venait de pénétre dans le souterrain. Frétillant, quêtant du regar mes caresses, il se rapprochait, inconscient d danger.

J'eus aussitôt la vision de l'infernale tragéd qui se préparait.

- Il va se rapprocher encore, pensai-je, toucher, entrer en contact avec les conducteur Nous sommes perdus!

J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour le bêtes et Zouzou était pour moi un ami vérit ble. Mais en ce moment toute ma tendress s'était évanouie, avait fait place à une haine le roce, implacable. Oh! me défaire de cet anima de cette bête malfaisante dont l'affection stupid allait causer ma perte. Je songeai:

- Là-haut, sur la campagne en travail, le s leil déverse sa chaleur et sa joie. L'amo chante dans les cœurs. La nature se réveille, vie reprend ses droits. Toi, tu vas mourir...

Il faut avoir vécu ces instants-là pour en con prendre toute l'horreur. Mourir! J'étais jeun vigoureux, plein d'espoir. Et il fallait mouri Je me représentais les flammes jaillissant so dain de ces câbles inoffensifs en apparence qui recélaient toutes les colères du ciel. Mouri Il fallait mourir! Une révolte me saisit. To près, dans la salle aux machines, il y avait o